



**HAL**  
open science

# La phrase de Claude Simon est-elle complexe? Une approche psycholinguistique

Marie-Albane Watine

► **To cite this version:**

Marie-Albane Watine. La phrase de Claude Simon est-elle complexe? Une approche psycholinguistique. Claude Simon, une expérience de la complexité, Garnier, pp.365-381, 2020, 978-2-406-09141-7. 10.15122/isbn.978-2-406-09141-7.p.0365 . hal-03615687

**HAL Id: hal-03615687**

**<https://hal.science/hal-03615687>**

Submitted on 6 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La phrase de Simon est-elle complexe ? Une approche psycho-linguistique

Claude Simon aimait provoquer. Interrogé par l'Union des Écrivains Soviétiques à Moscou sur les grands problèmes qui le préoccupaient, il se vante souvent d'avoir répondu que « ces problèmes étaient pour [lui] au nombre de trois, à savoir : commencer une phrase, puis la continuer, puis la terminer<sup>1</sup> »....

Il en est un peu ainsi pour le lecteur des œuvres de Claude Simon, pour qui « continuer » et « terminer » les phrases qu'il lit devient parfois un problème... Une certaine critique a pu présenter cette difficulté sous son plus mauvais jour, comme Emile Henriot qui en 1957 avouait avec une feinte humilité qu'il n'avait pu lire *L'Herbe* jusqu'à la fin et rappelait, en manière d'explication, que *Le Vent* présente des phrases de « quatre-vingt-sept lignes où il est difficile de se retrouver<sup>2</sup> ». Trop longue, trop complexe, pourvue de trop de parenthèses, la phrase de Simon se saurait s'adresser qu'à des lecteurs férus d'hermétisme.

Nous avons rappelé dans l'introduction du présent ouvrage combien Simon lui-même s'opposait à ce jugement de difficulté : selon lui, sa prose n'est difficile que parce qu'elle est fidèle à un réel lui-même complexe (argument représentationnel), ou parce qu'elle est novatrice et ne correspond pas aux habitudes de réception (argument esthétique<sup>3</sup>). Le temps, pense-t-il, remédiera à la surprise : interrogé par Mireille Calle sur sa phrase, qui « demande au lecteur d'avoir la mémoire longue », et qui « affole l'habituel fonctionnement mémoriel de la lecture », il répond encore que « toute nouveauté en art, en littérature, "affole" le lecteur qui ne trouve en général son plaisir que dans la répétition des mêmes formes ». Bref, pour Simon comme pour l'École de Constance, décevoir « l'horizon d'attente » a un coût, mais peut *in fine* amener à le remodeler.

Mais le lecteur peut-il réellement « avoir la mémoire longue » ? L'habitude créée par un nouvel horizon d'attente serait-elle en mesure de modifier les capacités qui sont les nôtres quand il s'agit de lire une phrase ?

C'est un éclairage cognitif que nous souhaitons apporter à ce problème de la complexité de la phrase. Nous essaierons de montrer que certains stylèmes simoniens, au niveau phrastique, induisent des difficultés de traitement, dans l'expérience de la lecture en temps réel, qui ne sont pas entièrement réductibles ; et ce faisant, nous proposerons de passer d'une complexité à une autre, afin de cerner ce que peut être la complexité d'une phrase quand on la relie à l'expérience d'un lecteur.

### 1. Phrase et complexité

#### a. La phrase de Claude Simon

Est-ce bien à des phrases que nous avons affaire dans le texte simonien ? On sait que la critique simonienne d'inspiration stylistique ou linguistique a contesté la validité de la notion de phrase pour ce corpus, avec des résultats très féconds : Catherine Rannoux a mis en valeur le jeu entre « phrase » et « hors-phrase », ce dernier étant défini comme constitué de « segments plus ou moins longs et plus ou moins autonomes au regard de la norme

---

<sup>1</sup> M. Calle, C. Simon, « L'inlassable réa/ncrage du vécu », in M. Calle (dir.), *Claude Simon. Chemins de la mémoire*, Grenoble / Sainte-Foy (Québec), Presses Universitaires de Grenoble / Le Griffon d'Argile, coll. « Trait d'union », 1993, p. 3-25, ici p. 14.

<sup>2</sup> Emile Henriot, *Le Monde*, 21 octobre 1957

<sup>3</sup> On connaît sa comparaison avec la réception des peintures impressionnistes, perçues à l'époque comme « illisibles barbouillages » et universellement admirées aujourd'hui. *Discours de Stockholm*, p. 10.

grammaticale<sup>4</sup> », qui consacrent « le refus ou le retardement des limites<sup>5</sup> » propres à la syntaxe simonienne. À la phrase, Jeanne-Marie Barbéris préfère appliquer au texte de Simon la notion plus souple d'énoncé, située entre phrase et texte<sup>6</sup> ; et les approches de Franck Neveu<sup>7</sup> puis de David Zemmour<sup>8</sup> (2008) se fondent sur la macrosyntaxe et insistent sur le fait que « l'éc simonienne ne se conforme à aucun (...) » des « quatre critères traditionnels définissant la phrase<sup>9</sup> » ; Ilias Yocaris leur emboîte le pas pour parler de « disparition du découpage phrastique traditionnel<sup>10</sup> ».

Sans méconnaître les apports fondamentaux de ces études, nous choisissons pour notre part d'en rester à la phrase, notamment pour deux raisons que nous ne faisons que mentionner ici : son caractère dominant dans les discours épilinguistiques, qui en font une notion directement accessible, et sa légitimité dans les corpus écrit - puisqu'elle est héritée du mouvement de littérisation décrit par Seguin<sup>11</sup> : la phrase est une unité « constitutivement littéraire » selon la formule de Laurent Jenny<sup>12</sup>.

Ajoutons enfin que parler de « la » phrase de Claude Simon est impropre : il n'y a évidemment pas « un » modèle de phrase simonien. Les études précitées ont justement décrit la concurrence de phrases « normées » et d'énoncés moins traditionnels ; mais il existe à coup sur une phrase typiquement simonienne, la plus répandue dans l'œuvre, longue, sous-punctuée, et pourvue de multiples parenthèses. On se limitera dans cette étude à celles que l'on trouve dans *L'Acacia*, notamment dans ses premiers chapitres : en quoi ces phrases peuvent-elles être dites « complexes » ?

#### b. Complexité(s) linguistique

Et tout d'abord, qu'est-ce qu'une phrase complexe ? Cette notion évoque avant tout un fait grammatical. La grammaire dite traditionnelle, inspirée sur ce point par la logique, oppose ainsi les phrases « simples » aux phrases « complexes » : « Une phrase P est *complexe* si et seulement si au moins une autre phrase (...) y remplit vis-à-vis d'un mot quelconque de la phrase matrice la fonction de sujet, de complément (du verbe, de l'adj, de l'adverbe), de caractérisant (du nom ou du pronom), d'attribut, d'apposition », précise la grammaire de Wilmet<sup>13</sup>.

A cet égard, les phrases simonienne sont assurément « complexes ». Ainsi la première phrase de *L'Acacia* :

Elles allaient d'un village à l'autre, et dans chacun (ou du moins ce qu'il en restait) d'une maison à l'autre, parfois une ferme en plein champ qu'on leur indiquait, qu'elles gagnaient en se tordant les pieds dans les mauvais chemins, leurs chaussures de ville souillées d'une boue jaune que l'une des deux sœurs parfois essayait maladroitement à l'aide d'une touffe d'herbe, tenant de l'autre main son gant noir, penchée comme une servante, parlant d'une voix grondeuse à la veuve qui posait

---

<sup>4</sup> C. Rannoux, *Immobilité et rupture : la notion de temps linguistique dans L'Herbe, Histoire, La Route des Flandres et L'Acacia de Claude Simon*, Thèse Nouveau Régime, Poitiers, 1993, p. 457.

<sup>5</sup> C. Rannoux, *L'Écriture du labyrinthe : Claude Simon, La Route des Flandres*, Orléans, Paradigme, 1997, p. 168.

<sup>6</sup> J.-M. Barbéris, « Phrase, énoncé, texte. Le fil du discours dans *La Route des Flandres* », in Renée Ventresque éd., *La Route des Flandres, Claude Simon*, Paris, Ellipses, 1997, p. 130-147.

<sup>7</sup> F. Neveu, « Macrosyntaxe. Le problème des niveaux de l'analyse syntaxique dans *La Route des Flandres, L'Information grammaticale*, n°76, 1998, p. 38-41.

<sup>8</sup> D. Zemmour, *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception*, Paris, PUPS, 2008.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 89.

<sup>10</sup> I. Yocaris, « Une poétique de l'indétermination : style et syntaxe dans *La Route des Flandres* », *Poétique*, 146, p. 219.

<sup>11</sup> J.-P. Seguin, *L'Invention de la phrase au XVIIIe siècle*, Leuven, Peeters, « Bibliothèque de l'Information Grammaticale », 1993.

<sup>12</sup> L. Jenny, « La phrase est littéraire », in G. Molinié et J. Gardes-Tamine dir., *Style et création littéraire*, Champion, 2011, p. 41.

<sup>13</sup> M. Wilmet, *Grammaire critique du français*, Hachette supérieur, 1997, § 666. Précisons que Wilmet distingue par ailleurs phrase complexe et phrase multiple (qui associe plusieurs phrases simples ou complexes par insertion ou ligature) (§696).

avec impatience son pied sur une pierre ou une borne, la laissant faire tandis qu'elle continuait à scruter avidement des yeux le paysage, les prés détremés, les champs que depuis cinq ans aucune charrue n'avait retournés, les bois où subsistait ici et là une tache de vert, parfois un arbre seul, parfois seulement une branche sur laquelle avaient repoussé quelques rameaux crevant l'écorce déchiquetée. (Ac, 1011)

Il est possible de représenter l'emboîtement des propositions de la façon suivante :

- 1Elles allaient d'un village à l'autre, et dans chacun (ou du moins
- 2 ce qu'il en restait)
- d'une maison à l'autre, parfois une ferme en plein champ
- 3 qu'on leur indiquait,
- 4 qu'elles gagnaient en se tordant les pieds dans les mauvais chemins, leurs chaussures de ville souillées d'une boue jaune
- 5 que l'une des deux sœurs parfois essayait maladroitement à l'aide d'une touffe d'herbe, tenant de l'autre main son gant noir, penchée comme une servante, parlant d'une voix grondeuse à la veuve
- 6 qui posait avec impatience son pied sur une pierre ou une borne, la laissant faire
- 7 tandis qu'elle continuait à scruter avidement des yeux le paysage, les prés détremés, les champs
- 8 que depuis cinq ans aucune charrue n'avait retournés, les bois
- 9 où subsistait ici et là une tache de vert, parfois un arbre seul, parfois seulement une branche
- 10 sur laquelle avaient repoussé quelques rameaux crevant l'écorce déchiquetée. (Ac 1011)

Cette structure emboîtée peut enfin résumée comme suit : P1 (P2, P3 (P4 (P5 (P6 (P7 (P8 (P9 (P10))))))))) , c'est-à-dire comme une série de propositions enchâssées récursivement à la manière de poupées gigognes.

Cette phrase assurément complexe est-elle pour autant particulièrement difficile à lire, ou plutôt, est-ce dans sa complexité grammaticale que réside la difficulté ? Considérons le point de vue du traitement de la phrase par le lecteur, en temps réel. La phrase est syntaxiquement complète à intervalles très réguliers, au moins en tous les points où nous plaçons une barre oblique :

Elles allaient d'un village à l'autre /, et dans chacun (ou du moins ce qu'il en restait) d'une maison à l'autre /, parfois une ferme en plein champ qu'on leur indiquait /, qu'elles gagnaient en se tordant les pieds dans les mauvais chemins /, leurs chaussures de ville souillées d'une boue jaune / que l'une des deux sœurs parfois essayait maladroitement / à l'aide d'une touffe d'herbe /, tenant de l'autre main son gant noir /, penchée comme une servante /, parlant d'une voix grondeuse à la veuve / qui posait avec impatience son pied sur une pierre ou une borne /, la laissant faire / tandis qu'elle continuait à scruter avidement des yeux le paysage /, les prés détremés /, les champs que depuis cinq ans aucune charrue n'avait retournés /, les bois où subsistait ici et là une tache de vert /, parfois un arbre seul /, parfois seulement une branche sur laquelle avaient repoussé quelques rameaux / crevant l'écorce déchiquetée.

La construction fondée sur des participes apposés en série permet une intégration syntaxique très régulière : les virgules concordent souvent avec les zones d'intégration (c'est-à-dire à des moments où le lecteur assemble les mots pour former des groupes complets), et chaque segment en cours de lecture peut simplement être intégré à l'ensemble traité précédemment, ce qui est du reste aisé car le contrôleur du participe reste saillant. Si la difficulté il y a, elle ne se situe pas au niveau de la complexité grammaticale de la phrase, mais plutôt, éventuellement, au niveau des références des articles ou des pronoms.

La complexité de l'arbre syntaxique ne permet donc pas d'expliquer « l'expérience de la complexité », soit la complexité telle qu'elle est vécue, ressentie par le lecteur, dans le temps même de sa lecture. C'est pourquoi ni la syntaxe, ni l'appareil théorique de la macrosyntaxe, tel qu'il est par exemple développé par le groupe fribourgeois, ne sont adaptés à notre objet aujourd'hui, soit l'expérience de lecture et de compréhension des phrases en temps réel. La macrosyntaxe ne se préoccupe pas de l'intégration incrémentale qui s'opère dans la lecture, dans une « dialectique de protension et de rétention<sup>14</sup> » qui rejoint l'expérience globale de toute lecture selon Iser : si elle examine par exemple des phénomènes de réaction pour délimiter des clauses, elle tend, au même titre que la plupart des théories de la syntaxe, à mettre à plat le « texte de façon a-chronique, en neutralisant le paramètre temporel de la production et de l'interprétation, et donn[e] en fin de compte une description unique de choses qui se sont faites dans le temps, par stades successifs<sup>15</sup> ». Nous proposons donc de réorienter le propos et d'amorcer une approche de la complexité inspirée de la psycholinguistique cognitive. Ce faisant, nous passerons d'une conception grammaticale de la phrase complexe (où l'adjectif *complexe*, non gradable, s'oppose binairement à *simple*), à une acception plus commune de ce même terme, où l'adjectif, gradable, est plus ou moins synonyme de « difficile » ; cette complexité non plus objective mais subjective pointe bien vers une « expérience » du côté de l'instance du lecteur, expérience marquée par la défamiliarisation, mais aussi par le passage à la limite de certaines de nos capacités cognitives.

## **2. Complexité et mémoire de travail**

Lorsque l'on se préoccupe de la façon dont l'esprit humain produit et comprend des phrases en temps réel, la complexité a finalement peu à voir avec le nombre ou le niveau des subordonnées. La complexité peut être définie en psycholinguistique comme ce qui reflète « une difficulté d'interprétation par des sujets humains<sup>16</sup> ».

La psycholinguistique tente (entre autres tâches) de mettre en évidence cette difficulté de lecture par plusieurs types d'expérimentations, notamment la mesure du temps de lecture des mots et des phrases<sup>17</sup> (Gibson 1998, Vasishth 2003), ou l'observation des mouvements oculaires lors de la lecture, car « on admet généralement que quand les textes sont plus difficiles, les lecteurs font des fixations plus longues, des saccades plus courtes, et davantage

---

<sup>14</sup> W. Iser, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985, p. 205.

<sup>15</sup> P. Le Goffic, C. Fuchs, « L'hyperbate est-elle toujours à droite ? » in A.-M. Paillet et C. Stolz, *L'Hyperbate. Aux frontières de la phrase*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2011, p. 93.

<sup>16</sup> P. Blache, « Un modèle de caractérisation de la complexité syntaxique », TALN 2010, Montréal, 19–23 juillet 2010, <http://www.lpl-aix.fr/~fulltext/4516.pdf>

<sup>17</sup> Par exemple chez E. Gibson, « Linguistic complexity : Locality of syntactic dependencies », *Cognition*, vol. 68, 1998, p. 1-76, ou chez S. Vasishth « Quantifying processing difficulty in human sentence parsing : The role of decay, activation, and similarity-based interference », in *Proceedings of EuroCogsci 03 : The European Cognitive Science Conference*, 2003, <<http://www.ling.uni-potsdam.de/~vasishth/pdfs/vasishthsage05.pdf>>

de régressions oculaires<sup>18</sup> ». Ces mesures reflètent le coût cognitif de la lecture, le montant d'énergie attentionnelle que telle ou telle phrase exige pour être traitée.

Dans ce vaste domaine de la compréhension en temps réel, qui est naturellement le produit de multiples compétences et variables, telles la reconnaissance de mots, l'expertise de lecteur, le traitement syntaxique, la fréquence des mots, la cohérence sémantico-référentielle, etc., nous allons limiter notre propos à quelques exemples qui touchent à la complexité des phrases, en nous intéressant à trois phénomènes qui nous semblent typiques de la phrase simonienne : les tmèses, la surfonctionnalisation, et l'antéposition des caractérisants.

#### a. La tmèse simonienne

L'une des tâches des théories cognitives de la compréhension est de comprendre comment, à la lecture, les énoncés sont assemblés en un tout, alors que les mots sont lus l'un après l'autre, linéairement. Cette analyse requiert des ressources computationnelles, et notamment la nécessité de garder en mémoire la trace des dépendances encore incomplètes à un moment donné. Au regard des ressources mémorielles d'un lecteur moyen, de nombreuses études ont pu montrer que les dépendances non locales (les disjonctions, donc) sont particulièrement exigeante. Commençons par un exemple de phrase plus courte que la précédente, moins complexe, mais sans doute plus difficile à lire :

un endroit public en tout cas, tel qu'avant de s'y rendre sous la conduite des sous-officiers ils devaient s'attendre à ce que le capitaine (c'est-à-dire le géant, l'espèce de lansquenet, de reître sorti tout droit – moins l'armure damasquinée, les crevés de velours et le cimier à plumes - d'un tableau de Cranach ou de Dürer, qui commandait l'escadron) les inspecte avec soin (*Ac*, 1032)

On a ici une de ces disjonctions (entre le sujet « le capitaine » et son verbe « inspecte », disjoints par une longue parenthèse) qui, comme l'a montré Julien Piat, ont représenté un axe important de l'« expérimentation syntaxique » des nouveaux romanciers<sup>19</sup>. Pour ma part, j'insisterai sur les disjonctions où un insert vient disjoindre deux éléments interdépendants, quand le deuxième est attendu, prévisible à partir du premier, et qui sont particulièrement remarquables ou gênantes à la lecture, ce qu'on pourrait noter : X1? + insert + X2. Dans un travail précédent<sup>20</sup>, j'ai proposé d'appeler ce type de disjonctions des « tmèses », en élargissant un peu l'acception de cette ancienne figure rhétorique. Essayons de cerner pourquoi et dans quels cas ces tmèses posent des problèmes de lisibilité.

Partons de la possibilité, tout à fait normale en français, d'enchâsser centralement une proposition dans une autre (*Le chat que le chien a poursuivi a tué le rat*). Alors que Chomsky a montré que la syntaxe des langues naturelles est caractérisée par la récursivité, il note dès les années 1960 que l'enchâssement a des limites. Ainsi, une phrase contenant deux propositions relatives enchâssées au centre est très difficile, voire impossible à comprendre : ainsi :

Le rat que le chat que le chien a poursuivi a tué a mangé le malt (the rat the cat the dog chased killed ate the

---

<sup>18</sup> K. Rayner *et al.*, « Eye movements as reflections of comprehension processes in reading », *Scientific Studies of Reading*, 10, 2006, p. 242, nous traduisons : « It is generally assumed that as text gets more difficult, readers make longer fixations, shorter saccades, and more regressions ».

<sup>19</sup> J. Piat, *L'Expérimentation syntaxique dans l'écriture du Nouveau Roman (Beckett, Pinget, Simon). Une contribution à une histoire de la langue littéraire dans les années 1950*, Paris, Champion, 2011.

<sup>20</sup> M.A. Watine, « Norme psycholinguistique, norme esthétique : le cas de la tmèse dans la prose littéraire » in M. Monte et L. Gaudin dir., *Normes linguistiques et textuelles. Emergence, variations, conflits*, Presses universitaires de Franche-Comté, à paraître.

Chomsky met ainsi au jour des énoncés dont l'inacceptabilité ne ressortit pas à la compétence des locuteurs, mais à leur performance. La complexité linguistique n'est pas ici affaire d'arbre syntaxique, mais de limitations de la « mémoire de travail » des locuteurs : il s'agit d'un sous-système de la mémoire, spécialisé dans le maintien des informations pendant une activité cognitive complexe<sup>22</sup>. La sur-sollicitation de cette mémoire de travail serait donc un critère fondamental de complexité linguistique.

La phrase de Simon que nous venons de citer pose donc une difficulté, même si elle n'est pas comparable à la phrase de Chomsky et Miller, proprement illisible, qui comprenait deux degrés d'enchâssement central. Il n'existe pas de structure comparable chez Simon : mais l'on trouve bien des inserts doubles.

Ces cas ne sont pas rares. En voici un exemple, toujours dans *L'Acacia* :

un endroit public en tout cas, tel qu'avant de s'y rendre sous la conduite des sous-officiers ils devaient s'attendre à ce que le capitaine (c'est-à-dire le géant, l'espèce de lansquenet, de reître sorti tout droit – moins l'armure damasquinée, les crevés de velours et le cimier à plumes – d'un tableau de Cranach ou de Dürer, qui commandait l'escadron) les inspecte avec soin (*Ac*, 1032) ;

Pour faciliter la lecture, nous proposons ici une présentation qui tient compte des deux niveaux d'inserts, avec en gras les points où la lecture est interrompue par une disjonction :

un endroit public en tout cas, tel qu'  
avant de s'y rendre sous la conduite des sous-officiers  
ils devaient s'attendre à ce que **le capitaine**  
(c'est-à-dire le géant, l'espèce de lansquenet, de reître **sorti tout droit**  
- moins l'armure damasquinée, les crevés de velours et le cimier à  
plumes -  
d'un tableau de Cranach ou de Dürer,  
qui commandait l'escadron)  
les inspecte avec soin.

Le segment entre tirets représente bien une deuxième disjonction centrale qui vient séparer deux éléments dépendants. Le signal typographique de parenthèse ou de tiret double sont probablement facilitateurs en ce qu'ils viennent confirmer et renforcer les instructions de prédiction, de mémorisation, puis d'intégration, mais il reste que le lecteur doit, au moment de cette deuxième disjonction, garder en mémoire un nombre important de groupes en attente.

L'étude des relations entre mémoire de travail et difficulté de lecture constitue aujourd'hui un champ majeur des études sur la compréhension ; dans la théorie que nous privilégions ici, celle d'Edward Gibson, en lisant cette phrase, le lecteur doit traiter un syntagme nominal (« le capitaine ») sans savoir à quel verbe celui-ci sera intégré ; la mémoire de travail doit donc stocker ce groupe, ainsi que les « prédictions » syntaxiques concernant le verbe en attente, tout en traitant les nouveaux référents rencontrés dans la parenthèse et en opérant les rattachements qui peuvent l'être. Or, au sein même de la parenthèse, une nouvelle

---

<sup>21</sup> N. Chomsky et G.A. Miller, « Introduction to the formal analysis of natural languages », in Luce et al., *Handbook of Mathematical Psychology*, John Wiley & Sons, 1963, p. 269–321.

<sup>22</sup> Même si différentes conceptions existent concernant la structure de ce système, tous les chercheurs s'accordent pour lui assigner une capacité limitée (A.D. Baddeley, S.E. Gathercole, *Working Memory and Language*, Hove (UK) / Hillsdale (USA), Lawrence Erlbaum Associates, 1993 ; M. Daneman, P.A. Carpenter, « Individual differences in working memory and reading » *Journal of Verbal Learning & Verbal Behavior*, 19 (4), 1980, p. 450–66.

disjonction survient (entre « sorti tout droit » et son complément nécessaire « d'un tableau de Cranach<sup>23</sup> »).

Edward Gibson<sup>24</sup> montre que trois dépendances incomplètes en un point donné représentent une limite de performance (ceci explique pourquoi la phrase de Chomsky est impossible à traiter). Mais dès le nombre de deux structures en attente, la compréhension est déjà mise en péril : à ce stade et au-delà, l'enregistrement des mouvements oculaires trahit les tentatives du sujet de relire le début de la phrase pour en réactiver les contenus effacés. Il est probable que la majorité d'entre nous (car les performances de la mémoire de travail ne présentent pas de différences interindividuelles très marquées) commencent à perdre le fil de la phrase à partir de « sorti tout droit », peinent à conserver en mémoire à la fois « le capitaine » et « sorti », et soient contraints d'opérer une régression oculaire plus ou moins consciente pour réactiver les contenus en cours d'effacement.

Une difficulté semblable se pose pour les inserts très longs : tout lecteur de Claude Simon a en tête la longueur extrême, particulièrement déviante, de ses inserts. On a certes noté que Simon pratiquait volontiers (quoique pas systématiquement) la répétition de rappel après un insert très long. C'est bien le cas dans les deux premières phrases du chapitre 2 de *L'Acacia*. Celles-ci font environ 3 pages chacune et présentent une structure semblable :

Parmi les cavaliers exténués qu'il dépassait en remontant la colonne, mornes, sales ([1,5 page])... pour les cavaliers, donc, (...) ce fut comme s'ils étaient rattrapés (...) par un bruissement confus (*Ac*, 1022-1023)

Les chevaux qui, comme eux (les cavaliers), n'avaient pratiquement rien mangé depuis six jours ([2 pages]) les chevaux qui, comme les cavaliers, ne buvaient et ne mangeaient qu'au hasard des fontaines (...) (*Ac* 1024-1026).

En cas d'insert long en effet, le coût de mémorisation et de prédiction est élevé : le lecteur attend, pour le premier cas, la prédication centrale de la phrase (le groupe sujet-verbe), et, dans le deuxième cas, le verbe dont « les chevaux » serait sujet ; il tente de garder en mémoire le segment initial, mais, compte tenu de la longueur de l'insert et des limitations de la mémoire de travail, finit par en perdre trace. Le texte tient compte de cette difficulté et réactive le segment initial après l'insert. Toutefois, la complexité linguistique n'est pas pour autant liquidée. Ce que la répétition annule, c'est ce qu'on appelle le coût d'intégration : celui-ci advient après l'insert, lorsque l'élément prévu arrive et doit être rattaché à l'élément initial, par-delà les nombreux référents intercalaires. Mais le coût de mémorisation est le même. On peut ainsi supposer que le groupe nominal initial charge la mémoire de travail pendant une partie au moins de la lecture de l'insert et en rend la lecture plus malaisée, plus bancale ; le lecteur se sent à la fois tiré en arrière par l'élément qui menace de s'effacer en mémoire, et vers l'avant pour tenter de rencontrer l'élément prévisible : instable et déséquilibré, donc, à l'image de ces cavaliers et de ces chevaux.

Dans les phrases en question, on peut noter que l'élément réactivé par la répétition l'est de façon infidèle (on passe de « parmi les cavaliers exténués » à « pour les cavaliers ») ou bancale, puisque dans le deuxième exemple la prédiction de verbe ne sera jamais comblée, la phrase restant bizarrement suspendue. Je n'ai pas le temps d'insister sur ce point mais ces

---

<sup>23</sup> Nous tablons en effet sur l'idée que bien que les inserts non propositionnels n'aient pas à notre connaissance été étudiés par la littérature psycholinguistique sur l'enchâssement, les effets de prédictions et de mémorisations sont comparables quand c'est une dépendance participe / complément qui est interrompue (sorti/ d'un tableau) et quand l'insert est non une proposition mais un SP (moins l'armure damasquinée...).

<sup>24</sup> E. Gibson, *A computational theory of human linguistic processing : memory limitations and processing breakdown*, PhD thesis, Carnegie Mellon, 1990.



bifurcations en cours de traitement, qui sont très fréquentes chez Simon, passent largement inaperçues, précisément en raison d'une mémoire de travail trop chargée pour garder trace des éléments interrompus, et qui se satisfait alors de rattachements plus ou moins corrects : l'oubli permet ainsi qu'une phrase agrammaticale soit perçue comme complexe mais grammaticale<sup>25</sup>.

### b. La surfonctionnalisation

On s'attachera maintenant à des phénomènes qui ont été désignés sous le nom de surfonctionnalisation<sup>26</sup> ou « segmentation floue<sup>27</sup> » (Yoc 2004 et 2010 cubiste : 11), ou encore de divalence par J. Bres<sup>28</sup> puis par A. Jaubert qui étudie le cas de la phrase simonienne dans un ouvrage en cours sur la stylisation. Il s'agit de la double incidence d'un terme en position médiane, « valant » pour deux organisations différentes, ce qui évidemment va pour nos critiques à l'encontre d'une structure phrastique claire et distincte. Ainsi dans ce passage de *La Route des Flandres* :

« les yeux toujours fermés je me laissai glisser le long d'elle longeant son flanc son ventre se soulevait et s'abaissait palpait comme une délicate gorge d'oiseau » (RF, 381).

En temps réel, le lecteur est amené à interpréter « son ventre » comme objet de « longeant », au même titre que « son flanc », puis à se corriger, pour en faire le sujet du verbe « se soulevait ». Dans l'approche qui est la nôtre, notons au passage qu'il n'est pas très pertinent de parler de « di »-valence, puisque le lecteur adopte une lecture, *puis* une autre. Il reste que cette fausse route syntaxique produit localement un effet de difficulté, que l'on peut éclairer à l'aide de quelques principes issus de la psycholinguistique :

1. Le principe de Late Closure ou « point de fermeture tardive ». Ceux qui, dans la lignée de Frazier et Fodor<sup>29</sup>, estiment que le module de traitement syntaxique est autonome, montrent que ce module manifeste une préférence naturelle pour les structures simples, la simplicité étant définie par deux principes, Minimal Attachment et Late Closure. Le principe de Late Closure (parfois traduit « point de fermeture tardive ») impose que les mots nouveaux rencontrés au cours du traitement de la phrase soient rattachés à la structure en cours de traitement tant que cela est possible : on préférera donc traiter « son ventre » comme complément d'un verbe déjà rencontré que comme thème d'une nouvelle structure prédicative.
2. Dans un autre domaine, on peut aussi mettre l'accent sur la notion d'amorçage (*priming*) syntaxique, selon lequel les sujets produisent et traitent plus volontiers une structure qu'ils déjà ont rencontrée précédemment. Or l'on sait à quel point la polynomination est un stylème récurrent chez Simon ; et le couple quasi-synonymique « son flanc son ventre » est un bon candidat à cette structure, ce qui est une deuxième raison de faire de « son ventre » un complément de « longeant ».

---

<sup>25</sup> E. Gibson, et J. Thomas, « Memory limitations and structural forgetting : The perception of complex ungrammatical sentences as grammatical », *Language and Cognitive Processes*, 14 , 1999, p. 225-248.

<sup>26</sup> C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean, *Le Français parlé*, Paris, Didier Érudition, 1987, p. 41.

<sup>27</sup> I. Yocaris et D. Zemmour, « Qu'est-ce qu'une fiction cubiste ? La « construction textuelle du point de vue » dans *L'Herbe* et *La Route des Flandres* de Claude Simon », Congrès Mondial de Linguistique Française, 2010, [http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2010/01/cmlf2010\\_000086.pdf](http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2010/01/cmlf2010_000086.pdf)

<sup>28</sup> J. Bres, « Le temps, outil de cohésion : deux ou trois choses que je sais de lui », *Langages* 104, 1991, et *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994.

<sup>29</sup> Notamment L. Frazier, J.D. Fodor, « The sausage machine: a new two-stage parsing model », *Cognition* 6, 1978, p. 291–325.

Le lecteur, une fois rencontré le verbe « se soulevait », doit donc réinterpréter l'ensemble de la structure : nous avons ici un modèle de phrase très étudié en psycholinguistique, la « garden path sentence<sup>30</sup> ». Le lecteur, après sa première intégration, est contraint à une réanalyse ; il doit revenir sur ses pas, c'est-à-dire relire la phrase à l'écrit ou, à l'oral, s'appuyer sur une représentation de la phrase stockées en mémoire de travail – ce qui suppose une consommation du montant d'énergie attentionnelle disponible et peut donc compromettre l'intégration correcte des segments ultérieurs.

Un autre stylème très représentatif de la prose simonienne concourt donc, dans la lecture en temps réel, à une « expérience de la complexité ».

### c. L'antéposition des caractérisants

À un niveau intra-prédicatif plus « micro », il n'est pas jusqu'à certaines routines syntaxiques, certains « motifs » simoniens qui ne concourent à cet effet général de surcharge cognitive. Nous nous permettons ici d'effleurer un propos sur lequel Julien Piat et Sophie Milcent-Lawson nous éclaireront bien davantage dans le présent ouvrage : l'antéposition de l'adjectif, que je propose de relier à la complexité en esquissant une approche psycholinguistique du phénomène. Il est aisé de trouver maints exemples de ce fait dans *L'Acacia*, comme, à la même page :

Quelque gigantesque et furieuse convulsion (Ac, 98)  
L'invisible et triomphale poussée de la sève (Ac, 98)  
L'imperceptible et lent dépliement (Ac, 98)

Or, les syntagmes nominaux à caractérisants antéposés présentent un coût de traitement plus élevé que ceux dont les caractérisants sont postposés. Comparons :

Quelque gigantesque et furieuse convulsion  
à  
Quelque confusion gigantesque et furieuse.

Nous suivrons ici l'analyse de Blanche-Noëlle Grunig, dont le travail sur la mémoire se révèle vraiment précurseur dans les études françaises. Le cas d'antéposition serait selon elle représentable ainsi :

c1                    c2                    a

où c note les expansions antéposées d'un nom-tête noté a, et la postposition ainsi :

a                    c1                    c2

Elle note que dans la première configuration, c1 réclame un nom-tête, et reste conservé en mémoire – Gibson parlerait de coût de mémorisation. De même pour c2, ce qu'elle représente ainsi :

c1                    c2                    a  
                          c1 ?                    c1 ?  
  c2 ?

---

<sup>30</sup> Depuis Bever, T. G. (1970). « The cognitive basis for linguistic structures », in J. R. Hayes (Ed.), *Cognition and the development of language* (pp. 279–352). New York, Wiley.

le point d'interrogation note alors qu' « un élément est à conserver en mémoire par l'auditeur (ou lecteur) jusqu'à l'apparition du terme auquel le connecter, et qu'en quelque sorte il réclame<sup>31</sup> ». Le coût de mémorisation est donc de deux éléments au moment où le lecteur traite le nom « a » et où il peut procéder au rattachement des expansions.

Alors que dans le cas de postposition, le lecteur peut procéder à une intégration successive, d'abord du premier adjectif au nom-tête, puis du deuxième adjectif à ce premier ensemble. Le nombre des éléments à maintenir en mémoire est toujours 1.

a		c1		c2
	a		a+	

Que dire alors de ce dévoilement retardé du nom tête dans le cas d'apposition multiples antéposées, comme on en trouve souvent chez Simon, par exemple au début du chapitre 6 de *L'Acacia*, dont nous adaptons ici la mise en page pour en mettre le nombre en évidence :

A la fois aérienne et monumentale,  
s'avançant au ralenti,  
comme portée sur un nuage,  
les jets de vapeur fusant entre les bielles nappées d'une huile jaunâtre,  
ébranlant le sol dans sa masse,  
tirant derrière elle une suite de wagons d'un modèle ancien exhumés des dépôts où on les conservait  
sans doute en prévision de ce jour (en bois, peints d'une couleur marron écaillée et pourvus d'une galerie  
à chacune de leurs extrémités),  
la locomotive pénétra avec un sourd fracas sous la verrière de la gare (...)

De l'antéposition d'un nombre important de caractérisants (six, dont un très long) résulte un stockage successif en mémoire de travail, qui serait sans doute de nature à obérer le traitement syntaxique si la présence de méronymes et de caractéristiques prototypiques de la locomotive ne permettait sans doute de suppléer progressivement au nom retardé.

Au terme de cette réflexion, on espère avoir montré l'intérêt de déplacer la notion de complexité pour aborder certaines phrase de Simon, passant ainsi :

- D'une complexité grammaticale, qui recouvre le fait qu'une proposition fonctionne à la fois comme une phrase et comme un élément dans une phrase – fait qui, on l'a vu, a finalement peu d'impact sur la complexité ressentie dans l'expérience de lecture.
- À une complexité linguistique *et* cognitive, qui reflète une *expérience* de lecture en temps réel, expérience marquée par la difficulté d'accomplir simultanément des tâches concurrentes situées à différents niveaux.

Cette complexité cognitive permet de mettre en évidence le fait que certains stylèmes identifiés comme récurrents dans la syntaxe simonienne ont en commun de placer le lecteur dans une situation d'inconfort, d'instabilité en surchargeant sa mémoire de travail.

L'une des conséquence de cette instabilité est la destruction du modèle périodique de la phrase longue, déjà évoquée par Julien Piat<sup>32</sup> chez les auteurs contemporains ; si la période, dans la fameuse définition d'Aristote, « est une phrase qui a un commencement et une fin par

---

<sup>31</sup> B.-N. Grunig, « Complexité, régularité et mémoire », *Le signe et la lettre. Hommage à M. Arrivé*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 227-239, ici p. 238.

<sup>32</sup> J. Piat, « La langue littéraire et la phrase », in Philippe, Gilles et Piat, Julien dir., *La langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009.

elle-même, et une étendue qui se laisse embrasser d'un regard », on peut dire que chez Claude Simon on oublie le début, et on ne peut plus prévoir la fin...

Cette expérience de la complexité peut toutefois se modifier, et se simplifier en quelque sorte, si l'on accepte de lire les phrases « au présent de la lecture ». Une lecture studieuse, qui s'efforce de produire des rattachements corrects, et opère sans doute de très nombreuses régressions oculaires, ne tient pas très longtemps face aux difficultés cognitives que nous avons étudiées... Mais, dans une telle configuration de sur-sollicitation des capacités attentionnelles et mémorielles, le lecteur peut aussi accepter de ne plus savoir clairement où il en est de la phrase et passer d'une lecture ésotérique, qui perçoit les textes comme obscurs, cryptés, à une lecture qui fait de lui le « centre d'une expérience<sup>33</sup> », selon le mot de Maylis de Kerangal, expérience où se découvre une étrange fluidité.

Ultime « simplexité », dirions-nous pour évoquer le travail d'Alain Berthoz<sup>34</sup>, où l'exigence se mue en plaisir.

---

<sup>33</sup> M. de Kerangal, « Une histoire en deux temps », *Cahiers Claude Simon* n°11, 2016, p. 297-301, ici p. 298.

<sup>34</sup> A. Berthoz, *La Simplexité*, Paris, Odile Jacob, 2009.